

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Cahiers d'études médiévales, 2 : La Science de la nature : théories et pratiques, Montréal, Bellarmin et Paris, Vrin, 1974, 199 p.

par Yvan G. Lepage

Études littéraires, vol. 9, n° 3, 1976, p. 610-612.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/500425ar>

DOI: 10.7202/500425ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

L'ouvrage monumental de M. Stegmann demeure à ce jour pour les historiens de la littérature et du théâtre un ouvrage de référence fondamental et indispensable.

Françoise SIGURET
Université de Montréal

**Cahiers d'études médiévales, 2 :
 La science de la nature : théories
 et pratiques**, Montréal, Bellarmin
 et Paris, Vrin, 1974, 199 p.

Ce cahier est le second de la dernière-née des collections que publie l'Institut d'études médiévales de l'Université de Montréal. Le premier numéro, *Épopées, légendes et miracles*, était consacré à la littérature; celui-ci aborde un aspect beaucoup moins connu de la culture médiévale, la science de la nature. Il comporte trois articles et un document, ainsi qu'un essai de bibliographie sur l'alchimie au moyen âge.

1. John E. MURDOCH, **Naissance et développement de l'atomisme au bas moyen-âge latin** (p. 11-32).

Comme le rappelait E. Gilson, c'est une erreur que de se représenter la Philosophie scolastique comme un bloc monolithique; elle constitue, au contraire, un bouillonnement d'idées où des doctrines adverses se font la lutte. Le XIVe siècle, « siècle de la dialectique », s'il consacre, comme on sait, la rupture entre thomisme et scotisme, a su aussi dépasser les querelles métaphysiques. En effet, certains penseurs originaux n'hésitent pas à réagir contre l'autorité, fût-ce celle d'Aristote, soucieux qu'ils sont de rechercher la vérité « scientifique ».

En s'appuyant sur le principe de la continuité de toute grandeur étendue, Aristote avait manifesté, dans le

sixième livre de sa *Physique*, son opposition à l'atomisme de Leucippe et de Démocrite. J.E. Murdoch prend soin de préciser que les premières réactions contre cette prise de position remontent au IXe siècle et sont l'œuvre des théologiens mutazilites, mais qu'elles étaient restées inconnues en Occident.

Au XIVe siècle, quelques philosophes exerceront leur esprit critique contre le Stagirite et oseront, avec une belle liberté, poser la question de la composition des continus par des indivisibles. Comme le réclamait Roger Bacon, ces philosophes avaient acquis quelques-unes des connaissances mathématiques indispensables à la solution du problème. C'est ce chapitre, aussi passionnant qu'ignoré, de l'atomisme philosophique que fait revivre ici J.E. Murdoch, avec les querelles et les théories adverses auxquelles il donna lieu. L'exposé de cette question ardue est un modèle de clarté.

2. Carlos A. RIBEIRO DO NASCIMENTO, **Le statut épistémologique des « sciences intermédiaires » selon saint Thomas d'Aquin** (p. 33-95).

C'est un nouvel éclairage que l'auteur projette ici sur un problème fréquemment soulevé, celui des « sciences intermédiaires » (*scientiae mediae*), telles qu'elles apparaissent dans la classification des sciences selon Thomas d'Aquin.

Entre les mathématiques pures et les sciences pures, saint Thomas réserve une place aux *scientiae mediae* : musique, perspective (ou optique) et astronomie. C'est surtout dans l'*Expositio* sur les *Seconds analytiques* qu'il étudie le rapport de subalternation que les sciences intermédiaires entretiennent avec les mathématiques pures. Il y signale,

par exemple, le cas du médecin qui, pour comprendre la plaie circulaire, applique les théorèmes de la mathématique pure à une matière corporelle d'ordre expérimental. C.A. Ribeiro do Nascimento rappelle qu'après avoir semblé hésiter sur le caractère plus mathématique que physique des sciences intermédiaires, saint Thomas s'est finalement rangé à cette opinion, « plus en accord avec la manière propre aux sciences intermédiaires de démontrer leurs conclusions et avec les positions générales de l'épistémologie thomiste » (p. 79).

L'attitude de l'auteur est saine : en tant que pédagogue, il manifeste, dans son exposé, constamment appuyé sur les textes, une rigueur qui fait que le lecteur ne perd jamais pied ; en tant qu'historien, il aborde la question sous l'angle synchronique, le seul apte à rendre justice à saint Thomas, puisque, contrairement à ce que croyait J. Maritain, la théorie thomiste est fondamentalement incapable de rendre compte de l'évolution ultérieure de la science.

3. Guy-H. ALLARD, **Réaction de trois penseurs du XIII^e siècle vis-à-vis de l'alchimie** (p. 97-106).

Dans ce court article, qui a d'abord été présenté sous la forme d'une communication, l'auteur propose d'expliquer par des facteurs d'ordre essentiellement épistémologique, d'une part, l'opposition d'Albert le Grand et de Thomas d'Aquin à l'alchimie et, d'autre part, l'accueil favorable que Roger Bacon a accordé à cet « art ».

Formés au contact de la culture « officielle » du XIII^e siècle, l'aristotélisme, avec ce que cela représente de statique, d'ossifié, comment Albert le Grand et son disciple auraient-

ils pu comprendre cet art dynamique qu'est l'alchimie ?

Roger Bacon le solitaire, lui (mais comment ne pas penser aussi à Jean de Meung ?), est un homme concret qui valorise les arts mécaniques. L'univers est vaste et on n'aura jamais fini de l'explorer. Avec cette conception dynamique de l'acquisition des connaissances, on s'explique que R. Bacon ait refusé de s'enfermer dans un système et qu'il ait dénoncé la superstition de l'autorité dont souffraient trop de ses contemporains. Il incite le philosophe à dépasser les livres pour s'adonner à la science expérimentale, la seule qui, à la longue, permette de percer les secrets de la nature. S'étonnera-t-on, ensuite, qu'avec un pareil programme, tellement en avance sur son temps, il ait été favorable aux expériences des alchimistes ?

« L'entreprise alchimique, le Grand Oeuvre, a précisément pour tâche de changer les rapports de domination et de libérer en l'amenant à la surface, tout l'or enfoui dans chaque métal » (p. 101). Cette définition ne rend-elle pas un son révolutionnaire, ou, tout au moins « carnavalesque », comme diraient M. Bakhtine et J. Kristeva ?

Les réflexions de G.-H. Allard sont vivifiantes, même dans ce qu'elles ont de trop rapide.

4. John B. FRIEDMAN, « Thomas of Cantimpré, **De Naturis rerum**. Prologue, Book III and Book XIX » (p. 107-154).

Ce curieux traité encyclopédique en dix-neuf livres est essentiellement consacré aux animaux, aux végétaux et aux minéraux. La cosmologie et l'étude des quatre éléments, ordinairement placés en tête des encyclopédies médiévales, sont ici rélé-

gués à la fin et constituent une espèce d'appendice. On n'y trouve pas d'exposé théologique. Dans la deuxième édition, Thomas de Cantimpré ajoutera un vingtième livre consacré à l'astronomie.

Cette composition bizarre et le peu d'originalité que manifeste Thomas de Cantimpré dans ses exposés, simple compilation sans véritable réélaboration, n'ont pas empêché l'ouvrage de connaître un grand succès (il en existe plus de cent quarante manuscrits). L'œuvre reflète les goûts d'un public profane féru de récits fabuleux et de curiosités déjà bien archaïques au milieu du XIII^e siècle. Aussi, après le XV^e siècle, l'ouvrage, qui ne répondait pas à l'ambition du titre, tombera-t-il dans l'oubli. Les encyclopédies de Barthélémy l'Anglais ou de Vincent de Beauvais, par exemple, beaucoup plus ambitieuses, donc plus complètes, connaîtront, elles, une immense et persistante audience.

J.B. Friedman a choisi d'éditer le livre XIX et de rééditer le prologue et le livre III du *De Naturis rerum*, d'après le Ms. Valenciennes 320. Le Prologue expose le plan de l'œuvre, les sources et le but qu'y poursuit l'auteur. Le livre III est consacré aux hommes monstrueux ou semi-humains (Amazones, Centaures, Pygmées, etc.) dont l'imagination médiévale peuplait l'Orient fabuleux. La source principale de Thomas est l'*Historia orientalis* du célèbre prédicateur Jacques de Vitry, évêque d'Acce. Par ailleurs, les sources du livre XIX, où il est traité des quatre éléments, sont, entre autres, le premier livre du *De Imagine mundi* d'Honorius Augustodunensis et, à un moindre degré, le livre II de l'*Historia naturalis* de Pline l'Ancien.

L'intérêt de ces quelques extraits nous fait espérer pour bientôt l'édition complète du traité.

Sur les encyclopédies médiévales, le lecteur pourra consulter l'ouvrage collectif intitulé *La Pensée encyclopédique au Moyen Âge* (Neuchâtel, 1966) que ne cite pas J.B. Friedman.

5. Claude GAGNON, **Recherche bibliographique sur l'Alchimie médiévale occidentale** (p. 155-199).

Cette bibliographie méthodique, pour incomplète qu'elle soit, comme le reconnaît son auteur (mais elle comporte déjà plus de cinq cents titres), ne manquera pas de rendre les plus grands services à tous ceux qu'intéresse la pratique alchimique au moyen âge. Un plan sert à guider le lecteur dans le méandre des références, mais une numérotation continue en eût peut-être facilité le maniement.

Tel qu'il se présente, ce cahier apporte une contribution précieuse à l'étude de la « science » médiévale, dans la mesure, surtout, où il traite de questions « marginales », donc peu ou mal connues, comblant, par là, quelques-unes des lacunes des manuels d'histoire du moyen âge. La présentation matérielle est sobre, mais soignée. C'est un ouvrage de qualité.

Yvan G. LEPAGE

Université de Moncton

LA VILLE AU XVIII^e SIÈCLE, colloque d'Aix-en-Provence (29 avril-1^{er} mai 1973) Centre Aixois d'Études et de Recherches sur le XVIII^e siècle (Edisud, Aix-en-Provence, 1975).

Cette nouvelle publication du CEAR constitue un recueil des